

LA VÉRITÉ
SUR LE
SPIRITISME

DES ÉVOCATIONS
ET DU COMMERCE AVEC LES ESPRITS.
AU XIX^e SIÈCLE

PAR

M. LE M^{is} DE ROYS

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Troisième édition

Prix : 25 c.

Remise 13/10 — 80/60 — 140/100.

PARIS
VICTOR PALMÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
22, rue Saint-Sulpice.

1863

TABLE DES MATIÈRES



	Pages.
I. Qu'est-ce que le spiritisme ?	3
II. Y a-t-il des esprits ?	5
III. Où en étaient les vieilles croyances ?	6
IV. Invasion du spiritisme.	10
V. Progrès du spiritisme.	15
VI. Rouerie des esprits.	19
VII. Le spiritisme est-il nouveau ?	22
VIII. Le spiritisme et le magnétisme.	27
IX. Qu'est-ce donc en réalité que le somnambulisme magnétique ?	29
X. Le somnambulisme magnétique est-il nouveau ?	32
XI. Depuis le christianisme.	36
XII. Le spiritisme en Chine.	43
XIII. Le spiritisme est-il en progrès ?	47
XIV. Une nation de spirites.	51
XV. Où mène matériellement le spiritisme.	55
XVI. Du spiritisme sous le rapport spirituel.	64



LA VÉRITÉ

SUR LE SPIRITISME

I

Qu'est-ce que le spiritisme ?

Voilà longtemps déjà qu'on s'occupe du spiritisme en France et ailleurs. Il semble que partout on devrait trouver réponse à cette question. Malheureusement les hommes ont partout, et surtout ici, l'habitude de réfléchir quand il n'en est plus temps. N'en serait-il pas de même aujourd'hui ?

Est-ce un jeu inoffensif ? ne serait-ce pas chose sérieuse, peut-être même dangereuse ?

Nous avons bien trouvé sur ce sujet d'assez gros livres, fort savants, fort érudits, mais nulle part une solution claire, précise, à laquelle on puisse accorder toute confiance.

Un des adeptes passionnés qui, dit-on, cache son vrai nom sous celui d'Allan-Kardec, a écrit :

« C'est une doctrine morale et philosophique

fondée sur l'existence, les manifestations et l'enseignement des esprits. »

Que sont ces esprits qui prennent la peine de venir se faire nos catéchistes ?

Hélas ! ce même M. Allan-Kardec qui professe une telle foi dans leurs enseignements, a écrit un livre intitulé *des Mediums*, dans lequel il nous fait une terrible nomenclature des esprits qui se manifestent. Esprits légers, badins, frappeurs, trompeurs, menteurs....; et loin de nous donner quelques marques pour distinguer le petit nombre de ceux qu'il regarde comme bons, au milieu d'une telle foule de mauvais, il dit, dans le même livre, qu'il est impossible de se faire une idée du point où les esprits mystificateurs poussent la rouerie ; il ajoute qu'on ne peut jamais se fier aux noms qu'ils prennent pour se faire valoir auprès de nous.

Un autre adepte non moins passionné et qui signe son vrai nom, M. Zoë Pierhart, dans la revue mensuelle qu'il publie sur les manifestations des esprits, nous cite quelques scènes très-peu édifiantes, entre autres, une correspondance de la Haye avec des détails assez peu gazés. Comment croire à la moralité, à la philosophie, à la vérité de l'enseignement de tels esprits ?

Et d'abord, y a-t-il des esprits ?

II

Y a-t-il des esprits?

Les philosophes du XVIII^e siècle, ces hommes qui avaient entrepris de nous prouver qu'il n'y avait pas de Dieu; que l'homme n'était qu'une bête, seulement un peu mieux organisée que d'autres, et tant d'autres belles choses qui en 1793 ont abouti à tout mettre sens dessus dessous, à faire guillotiner les gens qui donnaient ces leçons, pêle-mêle avec ceux qui ne voulaient pas les recevoir, ces philosophes, tout en rejetant, parmi les histoires qui avaient fait leur temps, l'Évangile et les miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, s'accordaient cependant à déclarer que sa morale était admirable.

Les sanglants résultats de la philosophie du XVIII^e siècle prouvaient qu'elle laissait bien quelque chose à désirer; il répugnait d'ailleurs à l'homme de s'entendre dire qu'il n'était en réalité qu'un animal, et que cette intelligence dont il était si fier tenait uniquement à ce que sa conformation lui permettait de se tenir debout sur ses pieds et qu'il avait deux mains. On objectait bien que les singes ayant quatre mains, auraient dû être plus intelligents, mais il y a des gens d'un naturel chagrin, qui ne sont jamais satisfaits des théories de nos savants. Ne s'est-on pas permis de rire de celle de M. de Lamarck qui voulait que l'homme eût débuté sur la terre à l'état d'huître qui, après bien des

siècles, serait devenue poisson, puis lézard, puis cheval ou âne, singe et enfin homme? N'avait-on pas osé dire que beaucoup de nos semblables s'étaient attardés dans cette voie si éminemment progressive et s'étaient arrêtés, moralement du moins, à la station de l'âne et même à celle de l'huître.

Quoi qu'il en soit, on cherchait quelque chose de mieux que la philosophie du XVIII^e siècle. Où en était-on arrivé? On ne croyait plus en Dieu, mais on avait une foi robuste dans tous les charlatans qui cherchaient à exploiter la société. Hommes et femmes se pressaient en foule autour du baquet magnétique de Mesmer. Cagliostro et ce prétendu comte de Saint-Germain qui disait avoir dîné chez Lucullus et soupé chez Cléopâtre, se voyaient partout recherchés et fêtés. On se passionnait pour les écrits nuageux des *théosophes* Swedenborg et Saint-Martin. On faisait queue chez les tireuses de cartes et les diseurs de bonne aventure. Ainsi l'homme ne voulait plus du surnaturel, mais il cherchait avec fureur le merveilleux, même le plus absurde.

III

Où en étaient les vieilles croyances ?

Pour parvenir à nous empêcher de croire en Dieu, on avait commencé par essayer de nous empêcher de croire au diable. Les grands patriarches Bayle et Voltaire avaient déclaré que

c'était là la grande difficulté à surmonter. « Satan, disait Voltaire, mais c'est tout le christianisme. » On répéta donc sur tous les tons et dans toutes les formes que l'enfer et ses flammes éternelles étaient incompatibles avec l'infinie bonté de Dieu. La peur du diable était bien profondément enracinée dans la plupart des consciences. Cependant, à force de ridicule, de sarcasmes, de plaisanteries plus ou moins spirituelles, on vint à bout de la faire oublier. « Le chef-d'œuvre de Satan au commencement de ce siècle, disait un de nos plus célèbres orateurs, a été de se faire nier. » On en était venu à un tel état que Bernardin de Saint-Pierre fut un jour hué en pleine Académie pour avoir osé parler de Dieu, et le médecin Cabanis s'écria : « Je jur qu'il n'y a point de Dieu ! »

Cette absence de toute croyance laissait néanmoins dans tous les cœurs un vide désolant. Chacun comprenait qu'avec elle il ne restait aucune garantie morale, que bientôt toute société serait impossible. Chateaubriand écrivit *le Génie du christianisme*, où il ne discutait pas, mais où il rappelait la poésie et toutes les beautés et les grandeurs de la religion. L'enseignement officiel continuait à être matérialiste, mais il s'éleva des institutions chrétiennes qui se trouvèrent bientôt trop étroites pour le nombre des élèves. A Saint-Sulpice, l'abbé Frayssinous, depuis évêque d'Hermopolis, vit la jeunesse se presser autour de sa chaire, et les élèves de l'École polytechnique courir en grand nombre se ranger parmi ses auditeurs. La chute de la res-

tauration fut en quelque sorte le signal de la réaction la plus complète et la plus inespérée.

On avait effectivement compris que l'incrédulité systématique conduisait à l'égoïsme le plus étroit, et le cœur de l'homme a tant besoin d'aimer ! Pendant que tous les vieux débris de cette prétendue philosophie s'abandonnaient tout entiers au culte du veau d'or sous le nom des intérêts matériels, la jeunesse aux instincts affectueux, aux passions généreuses, comprit tout le bonheur de la fraternité chrétienne et se voua avec ardeur à soulager toutes les misères, panser toutes les plaies, adoucir toutes les souffrances, consoler toutes les douleurs. On vit des hommes riches, haut placés, des femmes élégantes, jeunes et belles, gravir avec empressement les longs et rudes escaliers qui conduisent à la mansarde du pauvre, et apporter l'espérance là où régnait le désespoir. Une sorte de généreuse émulation s'était emparée de toutes les âmes. Dès qu'on avait découvert un nouveau genre d'infortunes, on se hâta d'organiser une œuvre nouvelle pour y porter remède.

L'amour du prochain, dit l'Évangile, est une seule et même chose avec l'amour de Dieu. Bien des cœurs, surtout parmi les femmes, se sentirent dévorés par cette flamme sublime. De tous côtés se formèrent des communautés religieuses. Ceux qui lisent les écrivains du siècle dernier ont pu remarquer les déclamations pompeuses contre ces asiles ouverts à la pénitence et à la mortification, remplis, disaient-elles, de tristes victimes que l'orgueil et l'avarice des pa-

rents y enfermaient pour accroître la fortune des fils. Ils furent ouverts dans les sanglantes crises de la révolution, et la plupart de celles qui les habitaient n'en sortirent que pour aller répandre tout leur sang sur les échafauds, en bénissant Dieu et priant pour leurs bourreaux.

Tous les anciens ordres religieux se sont relevés. Les riches dotations des anciens couvents n'existent plus, mais la pauvreté semble devenue un attrait de plus. Une multitude d'ordres nouveaux ont surgi, surtout pour se consacrer au soin des pauvres, à l'éducation des enfants. Le nombre des *humbles filles de la charité* de Saint-Vincent de Paul, a décuplé, et parmi elles on compte par milliers celles qui, appartenant aux familles les plus distinguées, les plus puissantes, se sont arrachées des bras de leurs mères désolées pour s'y ensevelir; et notre siècle a vu se multiplier les sœurs garde-malades et surtout ces admirables *Petites sœurs des pauvres*, qui semblent être la dernière et la plus sublime expression de l'humilité, de l'abnégation et du dévouement.

Il était impossible que de tels exemples ne produisissent pas leurs fruits. Aussi, dans un de ces moments terribles qui changent et bouleversent la face des empires, avons-nous vu, au milieu de l'ivresse de sa victoire, le peuple de Paris se découvrir et s'incliner respectueusement devant la croix portée haut par un élève de l'Ecole polytechnique, et venir, quelques jours après, demander à la religion de bénir les arbres de liberté qu'il plantait sur les places publiques.

IV

Invasion du spiritisme.

Ainsi, le catholicisme que le XVIII^e siècle croyait avoir tué et enterré pour jamais, se relevait plus fort et plus vivace, dès le milieu du siècle suivant. Le protestantisme s'éparpillant en sectes dont il est impossible de fixer le nombre, voyait tous les dogmes qu'il avait d'abord conservés, s'effacer un à un. Ce n'était plus une religion, ce n'était même plus une doctrine, mais la confusion la plus étrange, ne gardant plus qu'un seul lien commun, la haine contre le catholicisme. Le schisme qui avait mieux résisté à ce démembrement de croyances, s'abaissait de plus en plus dans l'ignorance et la corruption. Le catholicisme, au contraire, marchait, appelant à lui toutes les intelligences dévoyées, d'autant plus fort qu'il était mieux connu, brisant tous les préjugés, forçant toutes les convictions, et répandant à grands flots autour de lui une lumière toute divine.

L'enfer devait-il être vaincu? Le nord de l'Amérique commença bientôt à s'agiter, l'épidémie se répandit de proche en proche. En 1852, elle débarqua en Europe dans les Etats du nord de l'Allemagne. Au mois d'avril suivant une lettre de Vienne adressée à la Société géologique de France, parlait de tables qui tournaient, par le seul effort de la volonté, sous des doigts qui formaient une chaîne. Elle fut ac-

cueillie par un immense éclat de rire. Huit jours après tout Paris s'empressait autour des tables de tout genre, s'essayant à les faire tourner. On vit même de graves magistrats, des hommes éminents suspendre leurs travaux, entourer la table encore couverte de leurs dossiers, pour tâcher de la mettre en mouvement.

On sut qu'aux États-Unis, elles répondaient aux questions qui leur étaient adressées, en se soulevant et frappant de leurs pieds un nombre de coups dont on convenait. La conversation ne laissait pas d'être fatigante et pénible, lorsque, pour écrire un mot composé de plusieurs lettres, il fallait pour chacune, compter le nombre de coups assignant son rang dans l'alphabet. Il était donc nécessaire de se réunir en assez grand nombre et d'avoir plusieurs secrétaires pour se contrôler les uns les autres et pouvoir éviter ou corriger toute erreur dans les chiffres.

Dès ce premier moment, on reconnut qu'en général les réponses concordaient avec les demandes et que, pour tout ce qu'il était possible de vérifier, elles étaient exactes. Il était donc impossible de douter que le principe de ces mouvements ne fût intelligent. On lui demanda ce qu'il était, et les tables répondirent à peu près invariablement qu'elles étaient des *esprits*, âmes de personnes mortes depuis un temps plus ou moins long. Dès lors cependant des doutes s'élevèrent sur la vérité de leurs assertions, et nous sommes autorisé à reproduire un fait qui s'est passé dès 1853 à la Ferté-Macé (Orne), dans une société occupée de ces nou-

veautés. Voici la relation que nous devons à M. l'abbé M... alors demeurant dans cette paroisse :

« Ne sachant encore si je devais attribuer à la
« supercherie ou à l'intervention d'êtres surhu-
« mains les faits extraordinaires que j'entendais
« raconter, je profitai de l'occasion qui m'était
« offerte pour dissiper mes doutes. Trois per-
« sonnes s'étaient placées autour d'une table,
« et en touchaient seulement la partie supé-
« rieure avec les extrémités de leurs doigts.
« Après une demi-heure d'attente, la table
« commença à se mouvoir, et bientôt elle
« tourna si rapidement que les trois personnes
« placées autour d'elle avaient peine à la suivre.
« Plusieurs d'entre nous, craignant d'être dupes
« d'une jonglerie, recherchèrent avec soin s'il
« n'y avait point quelque manœuvre cachée.
« Lorsque nous nous fûmes assurés que la su-
« percherie n'y était pour rien, j'abordai immé-
« diatement les questions sérieuses. — Est-ce
« par le pouvoir de Dieu que la table tourne?
« Si c'est oui, frappe un coup, si c'est non,
« frappe deux coups. — La table se soulève et
« retombe deux fois. — Est-ce le démon qui
« la met en mouvement? — Pas de réponse. —
« Aimes-tu Dieu? — Non. — Te sers-tu de
« l'électricité pour faire tourner la table? —
« — Oui. — Y a-t-il du mal à faire tourner
« la table? — Pas de réponse. (Un mystificateur
« n'aurait pas manqué de répondre négative-
« ment, afin de ne point éloigner les personnes
« qui craignaient de mal faire.) Je commandai
« à l'esprit de répondre à mes questions. —

« Y a-t-il du mal à se mettre en rapport avec le
 « démon? — Oui. — Est-ce avoir des rapports
 « avec le démon que de faire tourner la table?
 « — Oui. — A ces réponses si claires les trois
 « personnes qui étaient autour de la table, se
 « levèrent pleines de frayeur. Craignant de s'être
 « rendues coupables, elles refusaient de se re-
 « mettre à l'œuvre. Je les en aurais moi-même
 « détournées si je n'eusse craint que leur con-
 « viction sur l'intervention du démon ne fût pas
 « assez profonde. »

Nous ne pousserons pas plus loin cet extrait textuel. Nous ajouterons seulement que les réponses à des demandes en latin, que seul, M. l'abbé M... connaissait, furent exactes; mais pour les obtenir, il fallut qu'il le contraignît en vertu de son pouvoir sacerdotal à obéir, et lorsqu'il plaçait un objet béni sur la table elle demeurait immobile. Mais il y avait pour tous les assistants certitude complète, et tous se promirent bien de ne pas s'occuper davantage de tables tournantes; ils ont tenu parole.

Toutes les tables ne demeuraient pas immobiles sous des objets bénits. En 1854, le colonel M^{is} de G. nous raconta qu'à Saint-Germain, dans une réunion où on faisait tourner une table en sa présence, une dame plaça au-dessus un chapelet béni. La table s'agita et le fit tomber. Trois fois on le replaça, et à la troisième la table échappant aux mains qui voulaient la retenir et s'agitant avec une véritable fureur, se renversa complètement et se brisa sur le parquet.

Nous devons ajouter à ces faits, et nous pour-

rions leur en joindre un grand nombre d'autres, que dans beaucoup de maisons, il s'est fait entendre, à la suite de ces expériences de tables tournantes et parlantes, des bruits insolites. C'étaient des coups frappés, des portes qui semblaient s'ouvrir et se fermer, des bruits de pas. De plus, au moment où on s'y attendait le moins, des meubles se mettaient en mouvement. Ainsi M. Thury, le savant professeur d'histoire naturelle à Genève, dont le témoignage a tant de poids, raconte que chez un de ses amis, M. N...., on s'en était beaucoup occupé. Un enfant surtout paraissait doué d'un pouvoir remarquable. A la suite de réponses plus que suspectes, M. N.... interdit tout exercice de ce genre. Le lendemain, l'enfant dont nous venons de parler, descend au salon pour prendre sa leçon de piano. A peine s'y était-il assis qu'un son fort extraordinaire parut sortir de l'intérieur de l'instrument qui, en même temps, se souleva sur ses pieds de devant. M. N.... eut beau appuyer sur la partie soulevée, il ne put réussir à la faire poser sur le parquet. Le piano pesait 300 kil. Voyant l'impossibilité de continuer, on fait monter l'enfant au premier où se trouvait un autre piano. Les mêmes bruits se reproduisent, le piano se soulève à plusieurs pouces du sol, et le tabouret de l'enfant recule jusqu'à l'autre extrémité de la pièce. Pendant plus de quinze jours de suite, ces phénomènes recommencèrent. Puis on entendit un grand bruit, on sentit une commotion, et la maison redevint tranquille.

V

Progrès du spiritisme.

Le mode de conversation avec les tables au moyen de coups frappés par leurs pieds était bien long et bien difficile à suivre. On apprit qu'en Amérique des crayons placés dans les mains des personnes douées d'une certaine puissance, et fixés à une corbeille en bois, écrivaient sous l'impulsion des esprits. On s'empara bientôt de ce procédé et on le perfectionna même en faisant de petites tables dont un des pieds était un crayon que l'on posait sur du papier où il écrivait les réponses aux questions qui étaient adressées. Interrogés sur leur nature, les esprits continuèrent à se donner pour des âmes de morts, souvent même pour celles de parents ou d'amis des interrogateurs.

Lorsqu'on ne communiquait qu'au moyen des coups frappés, on avait souvent reçu des réponses d'une fâcheuse nature. Ce fut alors bien pis. Bien souvent des mots fort sales et même très-obscènes furent tracés ; on trouva sur le papier des allégations qui pouvaient compromettre la réputation de certaines personnes, et dont la fausseté était quelquefois évidente. Quand on le reprochait aux esprits, après quelques moments d'interruption le crayon se remettait en mouvement et racontait qu'un mauvais esprit s'était d'abord présenté, mais qu'il avait été expulsé et remplacé par un bon. Nous avons eu person-

nellement la preuve qu'il ne fallait pas se fier à leurs déclarations. Dans le salon de madame de B..., vers le commencement de l'année 1854, dans une réunion assez intime, on voulut essayer la puissance de mademoiselle D... dont la mère en avait une très-grande. On plaça entre ses mains une petite corbeille à laquelle on avait fixé un crayon. Au bout de très-peu d'instant, elle commença à s'agiter. M. de L..., qui avait placé le bout de ses doigts sur la corbeille, demanda s'il était un bon esprit. Le crayon écrivit : « Oui. — Où es-tu ? — Au ciel. — Eh bien ! si tu es un bon esprit, écris : Vive Jésus. » Le crayon écrivit : *Vive....* puis traça quelques lignes incertaines. M. de L... répéta : « Ecris : Vive Jésus ! » Le crayon écrivit encore *Vive....* et s'arrêta. Assis à côté de M. de L..., nous lui suggérâmes de lui intimer cet ordre au nom de Dieu, et M. de L... lui dit : « Au nom du Dieu vivant, je t'ordonne d'écrire : Vive Jésus ! » Le crayon écrivit encore le mot *Vive....* et après quelques instants d'hésitation, il reprit sa course avec une extrême rapidité. Nous retirâmes le papier. Il avait écrit : **Vive SATAN !**

Les premiers mots étaient écrits avec une certaine incertitude, le crayon n'étant pas fixé de manière à appuyer fortement, mais les caractères du mot *Satan* étaient fermes et comme si le crayon avait été dirigé par une main en colère.

Mademoiselle D..., âgée de quinze ans à peine et qui venait de sortir du Sacré-Cœur, était devenue très-pâle et voulait lâcher la cor-

beille. « Non, lui dit M. de L...., il faut savoir qui il est. » Et continuant ses questions : « Tu es donc damné ? — Oui. — Ton nom ? — Lucifer. » Ce dernier mot était écrit comme celui de Satan, en appuyant le crayon avec une force qui excluait toute pensée de connivence de la part de mademoiselle D..., qui, n'y tenant plus, jeta la corbeille.

On voit donc qu'ici, comme à l'époque où les tables répondaient en frappant, les esprits mauvais étaient plus prompts, en général, que les bons, à envahir le crayon, lors même qu'on voudrait admettre que les bons pussent quelquefois se manifester. Il était donc impossible de compter sur leurs déclarations avec quelque certitude.

Bientôt on essaya d'évoquer les esprits, en tenant simplement un crayon à la main, et les esprits le dirigèrent, souvent avec une telle force et une telle persistance qu'il devenait impossible à celui qui le tenait de s'arrêter quand il le voulait. Ainsi la volonté de l'agent cessait d'être libre, et il était dominé par l'esprit qui se servait de lui pour se manifester. Il était donc devenu un simple médiateur ou intermédiaire, ce qui lui fit donner le nom de *médium*. Son état, dans ce moment, était donc une véritable *possession*.

Un des faits les plus extraordinaires de cette nature qui aient été cités, est celui qui a apporté la conviction la plus profonde au grand-juge Edmonds, des États-Unis. Jusque-là, il s'était montré très-incrédule à tous les faits de ce

genre. Il avait perdu depuis quelque temps un fils de 18 ans, de la plus grande espérance et son chagrin était extrême. On lui dit d'intimer, mentalement, un ordre au médium dont la main, poussée par le crayon, écrivit rapidement pendant un temps assez long. On lui passe le papier. Il pousse un cri en reconnaissant non-seulement l'écriture de son fils, mais des abréviations qui lui étaient familières et même une faute d'orthographe qu'il faisait presque toujours.

Ces lettres, imitant de la manière la plus parfaite l'écriture des personnes chères qu'on a perdues, et rappelant des circonstances de la vie la plus intime, sont un des moyens de séduction le plus fréquemment employés par les esprits. Il est effectivement assez difficile de s'en défendre lorsqu'à tous ces souvenirs du passé, ils joignent sur leur existence présente des détails qui les font considérer comme beaucoup plus heureux que dans leur vie terrestre. Le R. P. Matignon a écrit, sur ce sujet, un excellent livre : *Les morts et les vivants*. Il rappelle que les démons, malgré leur chute, ont conservé leur nature spirituelle, leurs connaissances si supérieures aux nôtres, et une puissance encore très-grande ; il n'est donc pas étonnant qu'ils puissent diriger la main du médium qu'ils possèdent, de manière à imiter parfaitement une écriture, à rappeler des détails qu'ils doivent connaître aussi complètement. Est-il dans notre vie un seul moment où des tentations puissantes et auxquelles nous avons

bien de la peine à résister, ne nous donnent pas une preuve irréfutable de la présence et de l'action du démon? N'avons-nous pas aussi la preuve que la moindre manifestation suffit pour leur faire deviner nos plus secrètes pensées, et qu'ainsi c'est presque dans le for le plus intérieur de la conscience que s'opère la tentation. Avant donc de nous laisser entraîner par l'émotion du cœur, il faudrait nous assurer de la réalité de cette correspondance par d'autres preuves. Les choses qu'ils révèlent ont pu être secrètes pour les hommes, mais non pour les démons.

VI

Rouerie des esprits.

Le spirite peut-être le plus passionné de l'époque, M. Allan-Kardec, a écrit dans son livre *des Médiûms* : « La rouerie des esprits mystificateurs dépasse tout ce qu'il est possible de s'imaginer. » On ne conçoit pas, après un tel aveu, qu'il puisse recommander le spiritisme qui offre tant de chances d'erreurs et de déception. Les escamoteurs nous étonnent par leur dextérité, mais ils nous mettent eux-mêmes en garde contre toute erreur possible, en déclarant qu'avec de l'adresse, un peu d'étude et certaines préparations, presque tout le monde pourrait imiter leurs tours. Il n'en est pas de même des esprits qu'on interroge. Ils ne conviennent jamais volontairement qu'ils ont trompé, et ils sa-

vent, au besoin, prendre tous les tons et toutes les formes, et continuer, s'il le faut, pendant fort longtemps, la comédie qu'ils jouent. A Rauzan, on en a vu un se manifester pendant plusieurs mois, se donnant pour l'âme du fils aîné de la maison, mort dans des sentiments de piété bien édifiants. On avait placé sur le guéridon des objets bénits sans qu'il s'agitât; il prêchait la meilleure morale et les pratiques religieuses, lorsqu'un jour enfin, Dieu le força à se démasquer et à avouer qu'il n'avait pris ce rôle qui l'avait fait tant souffrir que pour parvenir à les dominer et à les pousser ensuite au mal.

Ordinairement, néanmoins, ils ne supportent pas, comme nous l'avons déjà dit, le contact de l'eau bénite ou des objets bénits. M. l'abbé D..., curé d'une des principales paroisses de Paris, était lié avec le docteur L..., dont la fille était un médium très-distingué, et l'esprit qui dirigeait son crayon donnait, disait le père, d'admirables enseignements. M. l'abbé D... consentit à assister à une séance et s'y rendit avec M. l'abbé de G..., son premier vicaire. L'esprit commence, en effet, par écrire quelques phrases très-orthodoxes. Le docteur triomphant les montre au curé, qui répond : « N'importe, je suis très-convaincu que c'est l'esprit du mal. » Et le crayon d'écrire : « Tais-toi, prêtre impie, prêtre blasphémateur ! » M. l'abbé de G... posa sur la table un livre qu'il sortit de sa poche. Le crayon dit que c'était un Nouveau Testament et qu'il y avait une image à une page qu'il désigna dans l'Évangile de saint Luc. Il dit

aussi, répondant à une demande de l'abbé de G... sur les fonctions qu'il remplissait dans la paroisse, qu'il était à la tête d'une confrérie de piété; mais on eut beau le presser, il ne dit point que c'était la confrérie de la sainte Vierge. Cette obstination à ne point la nommer confirma le curé dans la vérité de ses soupçons, et s'approchant de la table, il plaça sous la main de la jeune personne et à son insu, un chapelet béni. Au même instant, elle fut prise d'un spasme si violent qu'il fallut l'emporter dans une pièce voisine, où elle fut plus d'une demi-heure avant de reprendre ses sens.

Nous croyons inutile de multiplier les exemples que nous pourrions produire, puisque M. Pierhart a lui-même reconnu jusqu'où peut aller cette rouerie. Quant à M. Allan-Kardec, qui a prétendu rédiger un corps de doctrine sur les révélations des esprits, il déclare aussi que le plus grand nombre se compose d'esprits légers, inconséquents, ignorants, malins, moqueurs, perturbateurs. Comment, dans cette multitude, est-il assuré d'avoir distingué les esprits savants, saints, sérieux auxquels il voudrait attirer notre confiance? comment a-t-il pu affirmer qu'ils ne l'avaient pas trompé? Dans les faits nombreux dont nous avons eu connaissance, nous n'avons jamais entendu parler d'esprits ignorants. Bien souvent, ils refusent de répondre parce que toujours et partout nous n'avons reconnu chez eux qu'un but, celui de tromper et séduire, et ils feignent l'ignorance plutôt que de s'en écarter.

Mais avant de discuter cet enseignement des

esprits d'après M. Allan-Kardec et M. Zoë Pierhart, qui tous les deux semblent s'accorder pour le considérer comme un progrès de l'humanité, il est naturel de s'assurer s'il est réellement nouveau et si, dans les siècles écoulés, il a été question de ce commerce avec les esprits.

VII

Le spiritisme est-il nouveau?

Au moment où le spiritisme fit son invasion en Europe, objet de simple curiosité pour le plus grand nombre, il devait évidemment devenir un objet d'étude pour les ecclésiastiques, afin de s'assurer jusqu'à quel point il pouvait être licite, et quelle était la nature des esprits avec lesquels les tables tournantes et parlantes mettaient en communication.

Il était impossible que les théologiens ne se rappelassent pas le passage suivant de l'*Apologétique* de Tertullien.

« Or, si les magiciens font paraître des phan-
 « tômes, s'ils évoquent les *âmes des morts*, s'ils
 « font rendre des oracles à des enfants, à des
 « chèvres, A DES TABLES, s'ils imitent les pro-
 « diges en habiles charlatans, s'ils savent même
 « envoyer des songes, par le moyen des anges
 « et des démons qu'ils ont invoqués et qui leur
 « ont confié leur pouvoir; à plus forte raison,
 « ces puissances séductrices feront pour elles-
 « mêmes ce qu'elles font pour des intérêts
 « étrangers. » (XXIII^e chapitre.)

Ainsi, au commencement du III^e siècle de notre ère, des païens s'occupant de magie prétendaient évoquer les âmes des morts et faire rendre des oracles par les tables. C'était trop visiblement ce qui s'opérait actuellement d'abord sous les doigts, et bientôt par la simple volonté des médiums pour n'être pas frappés d'un tel rapprochement, et une fois de plus, on put se convaincre de la vérité de la maxime de Salomon : *Rien de nouveau sous le soleil*, qu'un de nos modernes a imitée d'une manière bien pittoresque en l'exprimant ainsi : *Il n'y a de vraiment nouveau que ce qui a été oublié.*

Tertullien en parle comme d'une chose connue de tous, et effectivement, à l'époque où il écrivait, un rhéteur grec nommé Philostrate publiait la Vie d'Apollonius de Thyanes, qu'il qualifiait d'homme divin ayant fait beaucoup de prodiges, et que les sophistes du temps prétendaient mettre en opposition avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. Comme la magie et ceux qui s'y adonnaient étaient généralement odieux, car ils s'appliquaient surtout à composer des poisons, Philostrate cherche à défendre son héros contre toute accusation de magie. Ainsi, il dit qu'étant aux Indes chez les Brahmanes, il vit des trépieds et des statues d'airain se mouvant seuls et venant les servir à table, sans qu'il daignât demander comment cela se faisait.

Mais à Rome, ces empereurs si justement en horreur à l'humanité tout entière, cherchaient à s'initier dans les secrets de la magie comme un moyen d'accroître leur puissance et de com-

battre avec plus d'efficacité les progrès du christianisme qui s'étendait toujours malgré les persécutions, et de discréditer les miracles opérés par les apôtres et leurs disciples. Ainsi ce Simon de Samarie, qui avait reçu le baptême des mains du diacre Philippe, et qui, bien peu pénétré du véritable esprit de l'Évangile, avait osé offrir de l'argent à saint Pierre pour obtenir le pouvoir de donner le Saint-Esprit par l'imposition des mains, retombé, après la malédiction du saint apôtre dans ses pratiques infâmes, était allé à Rome où il s'était rendu si célèbre par les prodiges qu'il opérait, qu'on lui avait érigé une statue dans une île du Tibre avec cette inscription : *Au Dieu Simon*. On sait qu'il parvint à la plus haute faveur auprès de Néron qui voulait opposer ses prestiges aux miracles multipliés de saint Pierre et de saint Paul. Mais un jour, ayant promis de s'élever en l'air, en présence de l'empereur et d'une grande multitude, à la prière des saints apôtres confondus dans la foule, les démons qui l'avaient déjà soulevé, contraints de l'abandonner, le laissèrent tomber sur le pavé où il se brisa les jambes. Réduit au désespoir, il se précipita du haut d'une tour où il demeurait et se tua.

Bien évidemment les communications que ces tables nous procuraient avec des êtres sur-humains ne pouvaient se borner à une simple curiosité, et dès qu'on eut reçu quelques données sur leur nature et leur puissance, il était naturel de s'efforcer de pousser plus loin les investigations. Dans un siècle aussi positif que

le nôtre, et plus encore à celui de Tertullien où Rome païenne, n'ayant plus à se préoccuper des affaires publiques, cherchait à s'engourdir en se vautrant dans l'orgie et la débauche, il était naturel de tâcher de se procurer les moyens de soutenir un genre de vie aussi ruineux et de demander par conséquent à ces esprits la connaissance des trésors cachés, ou celle des choses présentes dont on pouvait tirer un utile parti. Ainsi, le but de ce commerce avec les esprits était alors ce qu'il sera bientôt parmi nous, si on continue à s'y adonner, la divination. C'était également ce qu'on s'était proposé dans la plus haute antiquité, par le sentiment inquiet qui porte la plupart des hommes à s'efforcer de pénétrer les secrets d'un avenir que Dieu dérobe à nos prévisions. C'est ainsi que nous voyons auprès des rois de l'Égypte et de l'Orient une multitude de devins dont la fonction était d'expliquer les songes ou d'annoncer les événements futurs comme sous une inspiration divine. Il y en avait auprès du Pharaon de Joseph, de Nabuchodonosor à Babylone; il y en avait auprès des rois impies d'Israël et de Juda, et les historiens sacrés les qualifient indifféremment de faux prophètes ou de prêtres ou prophètes de Baal. Au siège de Troie les Grecs avaient Calchas. Moïse nomme comme voué à ce commerce, Balaam qui, mandé pour maudire les Israélites dans le désert, fut contraint par Dieu de les bénir, et, chose remarquable, les félicite de ce que sous leurs tentes, il ne se trouve aucun devin ni personne qui soit en commerce avec les esprits.

Ce commerce était donc déjà reconnu comme mauvais. Aussi, dans le Deutéronome (xviii, 10 et 11), Moïse dit aux Hébreux de la part de Dieu : « Qu'il ne se trouve en toi personne qui
 « purifie son fils ou sa fille en les faisant pas-
 « ser par le feu, qui interroge les devins, ob-
 « serve les songes, les augures ou fasse des
 « maléfices; point d'enchanteur, personne qui
 « consulte les pythons et les sorciers, qui de-
 « mande aux morts la vérité. »

Il est très-remarquable que ce que Dieu interdit ainsi à son peuple, après le culte des faux dieux et de ses horribles cérémonies, c'est, avec l'observation des songes et des augures, tout ce qu'on cherche aujourd'hui dans le spiritisme. La prétendue découverte importée d'Amérique est donc, dans toute la force du terme, une vieillerie qui, selon toute apparence, existait avant le déluge. Les excellents ouvrages de M. de Mirville sur les *Esprits et leurs diverses manifestations*, et de M. des Mousseaux, *la Magie au XIX^e siècle; ses médiateurs et moyens*, ont établi ce fait de la manière la plus positive. Il n'est plus possible aujourd'hui de douter que le spiritisme ne soit bien réellement ce que l'on a de tout temps appelé magie et sorcellerie, et on employait pour la divination le bois dès la plus haute antiquité, puisque le prophète Osée, antérieur à Ézéchiass, dit (IV, 12) : « Mon peuple a consulté le bois, et le bâton lui a répondu. Mais l'esprit de fornication les a trompés, et ils ont fornicqué devant le Seigneur. »

VIII

Le spiritisme et le magnétisme.

Dans l'origine de l'importation nouvelle, on se réunissait plusieurs pour parvenir à mettre une table en mouvement. Aussi quelques savants ont-ils pensé que la chaîne ainsi formée produisait un courant électrique circulaire assez puissant pour l'entraîner. L'explication était bien forcée, et quoique M. A. de Gasparin qui, par le seul effort de sa volonté avait réussi à soulever des tables sans y toucher, ait voulu l'appliquer à ce mouvement, prétendant que sa volonté, par sa puissance, déterminait un courant, il était évidemment impossible de l'accepter.

L'envahissement d'une table par un être intelligent, se prétendant l'âme d'un mort, ne pouvait être un phénomène électrique. Malgré l'opinion des physiciens anglais Groves et Faraday qui ont prétendu que l'électricité, la lumière, le calorique pourraient bien n'être pas matériels, voulant en faire l'âme ou le principe vital de l'univers, il est bien certain que les fluides impondérables sont soumis à des lois invariables en vertu desquelles ils agissent sur la matière pesante qui agit aussi sur eux, que par conséquent ils sont réellement matière. La volonté ne peut pas développer un courant électrique, puisqu'elle est la première faculté de notre âme immatérielle ; mais elle peut, dans

certaines circonstances, déterminer l'envahissement d'une table, d'un meuble quelconque, même d'un morceau de bois par un esprit intelligent qui, par sa puissance surhumaine, peut faire mouvoir cet objet de manière à répondre à nos questions et même à nous parler sans être interrogé.

Il était impossible de ne pas être frappé de l'analogie de ce fait avec le *magnétisme*, réimporté en France par Mesmer vers la fin du siècle dernier. Les premières personnes qui expérimentèrent le magnétisme, avaient pensé que le sommeil forcé qu'il produisait dégageait l'âme des liens du corps, et lui permettait ainsi de voir des objets placés hors de la portée de nos organes, de pénétrer l'intérieur du corps, de saisir les troubles qui s'y manifestaient et d'en indiquer les moyens curatifs. Mais on n'a pas tardé à constater qu'il se développait dans la personne endormie des facultés qui ne pouvaient lui appartenir, et les magnétiseurs les plus habiles n'ont pas tardé à reconnaître que les effets produits étaient réellement surhumains, ou dus à l'intervention d'esprits qui n'étaient nullement l'âme de la personne magnétisée. Ainsi le sommeil magnétique rendait seulement le corps capable d'être occupé par un autre esprit qui alors se servait de ses organes pour parler au magnétiseur. C'est là ce qu'ont reconnu les Deleuse, Faria, Dupotet, Teste, Puységur et le célèbre Regazzoni.

Il est donc évident que le magnétisme est tout simplement le spiritisme parlant par la

bouche d'une personne endormie, au lieu d'être le spiritisme faisant frapper des pieds de table ou poussant un crayon dans une main.

IX

Qu'est-ce donc en réalité que le somnambulisme magnétique ?

La personne magnétisée est donc positivement occupée par un esprit qui n'est pas son âme. En d'autres termes, elle est **POSSÉDÉE**. Bien que les magnétiseurs ne veuillent pas approfondir trop la nature de l'esprit qui s'empare de leurs *sujets*, il nous paraît évident que, malgré leurs assertions, Dieu ne peut permettre que les anges fidèles qui sont ses messagers, ou que les âmes des justes qui sont parvenues à sa gloire, puissent être ainsi soumises à la volonté d'un individu qui, en se livrant à cette pratique, contrevient formellement à ses lois. Le passage du Deutéronome que nous avons cité, vingt autres passages tout aussi explicites l'établissent d'une manière incontestable. Les seuls esprits qui puissent ainsi se soumettre aux volontés des magnétiseurs comme des spirites, sont donc les anges des ténèbres, les démons, qui trouvent dans cette apparente soumission le moyen de faire faire une action coupable et par celui auquel ils semblent obéir et par toutes les personnes crédules qui vont consulter ces *somnambules*. Le Deutéronome défend expressément de les interroger en les désignant sous le nom de *pythons* et de *sorciers*. Ils peu-

vent même entraîner au mal la personne magnétisée, dont le corps est l'hôte momentané d'un mauvais esprit. Personne n'ignore que le magnétiseur acquiert sur son *sujet* une influence qui peut devenir bien fâcheuse et occasionner bien des désordres.

Parmi les médiums qui, soit par leur organisation, soit plutôt en s'adonnant avec ardeur à ces pratiques, parviennent à une haute puissance, on en cite qui deviennent somnambules volontaires, sans avoir besoin d'être endormis. L'exemple le plus remarquable, à notre connaissance, est celui de Laura Edmonds, cité par M. des Mousseaux. Elle est parvenue à voir, sans extase apparente, des objets ou des événements à une très-grande distance, à parler avec une extrême pureté toutes les langues qu'elle ignore. Ces faits sont attestés par son père le grand-juge Edmonds, dont nous avons déjà parlé, et par quelques autres personnages très-éminents des États-Unis. Nous avouons que nous aurions eu beaucoup de peine à y croire, si cette faculté n'était pas cet *art notoire* condamné par l'Eglise comme diabolique (voir les *Conférences d'Angers* à ce mot), et si les rituels n'indiquaient parmi les caractères de la possession démoniaque, celui de répondre aux questions faites, même mentalement dans un idiome, en se servant du même idiome, bien que le possédé l'ignorât complètement, dans son état naturel. Les procès-verbaux des exorcismes de Loudun en donnent de nombreuses preuves.

Le médium américain Home, qui a fait tant

de bruit à Paris, devenu catholique, fut entièrement délivré, à Rome, des esprits qui l'obsédaient. M. des Mousseaux dit qu'en le quittant, les esprits annoncèrent leur retour pour le 10 février 1857 et qu'ils ont tenu parole. Il avait été recommandé au célèbre P. de Ravignan, qui tâcha de le maintenir; mais cédant sans doute à un mouvement de vanité, il reprit ses anciens errements. Les effets extraordinaires qu'on lui attribue sont exactement ceux que Tertullien dit être produits, de son temps, par les magiciens. Ainsi c'est avec toute raison que le R. P. de Ravignan répondit à ceux qui lui demandaient s'il n'était pas surpris de ces prodiges : « Ce qui m'étonne, c'est qu'on s'en étonne. » Nous ferons cependant observer que la philosophie matérialiste du XVIII^e siècle s'était si bien appliquée à détruire toute croyance au surnaturel que même parmi les meilleurs catholiques, on aurait regardé comme une faiblesse de croire à la réalité des effets de la magie, et que les histoires de sorciers étaient reléguées dans le même oubli que celles d'apparitions et de revenants. Nous n'hésitons pas à croire que cet oubli a beaucoup contribué à la rapide extension du spiritisme. Personne, même parmi les ecclésiastiques, n'était préparé à le combattre, et un temps bien précieux a été perdu à étudier comme une nouveauté une des choses les plus anciennes du monde.

X

**Le somnambulisme magnétique est-il
nouveau ?**

On s'est longtemps étonné du sommeil employé dans les temples et les sanctuaires anciens, comme moyen curatif de toutes les maladies et qui est mentionné par Hérodote, Plutarque et d'autres écrivains grecs. Ils prétendent que dans les rêves produits par ce sommeil, les malades révélaient eux-mêmes les remèdes et le régime qui pouvaient leur convenir. Cette révélation a été rangée parmi les superstitions absurdes de cette époque reculée. Mais la découverte d'un assez grand nombre de statues et de peintures représentant des prêtres égyptiens dans l'attitude d'un homme qui exécute des passes magnétiques, les baguettes de métal qui comme au baquet de Mesmer servaient de véhicule au fluide, cette découverte a éclairé sur les moyens par lesquels on provoquait au besoin ce sommeil et on le rendait lucide. C'était donc, en réalité, le même magnétisme que celui qui a eu tant de vogue parmi nous, et qui fait encore un si grand nombre de dupes. L'exercice en était exclusivement réservé aux prêtres en Égypte comme dans la Chaldée, et les castes sacerdotales y conservaient soigneusement ces procédés comme un secret qu'on s'y transmettait de manière à ce que rien n'en transpirât dans

le peuple, comme tous les autres procédés magiques dont, à cette époque, on ne les distinguait pas, de même qu'on se voit aujourd'hui ramené à n'en faire qu'une seule et même chose.

M. des Mousseaux, dont les savantes et profondes recherches ont jeté une si vive lumière sur tous ces faits longtemps méconnus ou oubliés, a rappelé ces lits magiques du temple de Bel en Chaldée et des temples égyptiens. Il a également prouvé qu'il se rencontrait alors, comme il s'en trouve aujourd'hui, des sujets rebelles aux influences magnétiques, ou dont l'état était si grave qu'on ne pouvait les transporter au temple ; on prenait de leurs cheveux ou même de leurs vêtements qu'on faisait toucher, comme aujourd'hui, au magnétisé lucide afin qu'il indiquât les remèdes convenables. C'est sans doute à ce sommeil magnétique qu'on allait chercher dans les temples que fait allusion Isaïe (LXV, 4) lorsque parmi les reproches qu'il adresse de la part de Dieu à son peuple, il compte celui d'aller dormir dans les sanctuaires des idoles. Malgré le soin avec lequel les castes sacerdotales conservaient dans leur sein ces secrets magiques, il en transpirait toujours quelque chose, puisque Plaute fait dire à Mercure dans son *Amphytrion*, qu'il fera des *passes* jusqu'à ce qu'il l'endorme. Les autres secrets curatifs de la magie s'étaient généralement répandus, et on avait si bien fini par ne plus les envelopper de mystère que Caton le Censeur, ce Romain farouche dont les historiens latins ont

tellement exagéré le mérite et les prétendues vertus, qui couvrait tant d'iniquités sous le manteau d'un rigorisme affecté, Caton cultivait la magie et nous a laissé dans ses ouvrages la formule par laquelle il guérissait les luxations d'après la méthode étrusque ; car ce sont les peuples de l'Étrurie qui, anciennement civilisés par les Phéniciens, ont commencé la civilisation romaine, et ont conservé longtemps intact le dépôt de toutes les anciennes superstitions. M. de Mirville, dans son second volume, rappelle que les sorciers d'une ville d'Étrurie avaient détourné de chez eux l'invasion d'Alaric en suscitant, par des formules magiques, d'horribles orages avec grêle et tonnerre, et qu'ils offrirent au pape d'employer les mêmes moyens pour l'obliger à s'éloigner de Rome, proposition que le pontife repoussa avec une juste indignation, au grand désespoir des païens encore si nombreux. Ils ne manquèrent pas de lui reprocher anèremment un scrupule qu'ils regardèrent comme un crime.

Parmi ceux qui habitent la campagne, il n'en est aucun certainement qui n'ait connu, dans les plus obscurs et les moindres villages, quelques hommes ou femmes prétendant avoir le secret de guérir les luxations et les foulures au moyen de certaines paroles qu'ils prononcent sur le mal, en y pratiquant certains signes avec la main. Croirait-on que ces paroles sont exactement celles qu'a révélées et qu'employait Caton d'après les Etrusques ? Comment cette formule s'est-elle transmise intacte, de génération en

génération, dans une succession de plus de trente siècles ?

Nos élégants médiums de salon seraient peut-être peu flattés de ce rapprochement avec les *toucheurs*, car c'est le nom de ces pauvres guérisseurs de village, mais les toucheurs qui répètent cette formule, que leur ont enseignée leurs pères, frémiraient jusqu'au fond de l'âme de se voir assimiler à des gens qui ne craignent pas d'évoquer le diable et de lui prêter leurs mains pour lui faire écrire une réponse à leurs questions ou à celles que leur adressent d'imprudents curieux. Dans le peu de croyance que les hommes éclairés, depuis deux siècles, donnent à la magie, nul n'a songé à leur dire qu'ils faisaient un acte coupable.

Il n'en est pas de même de ceux qui se livrent aux expériences du spiritisme et du magnétisme. Les avertissements les plus formels ne leur ont pas manqué. Un grand nombre d'évêques se sont prononcés de la manière la plus explicite, et l'ardent propagateur, nous allions presque dire prophète de cette magie renouvelée, nous l'avons dit, des peuples les plus anciens, M. Pierhart a dit : « Entre le christianisme et le spiritisme, il faut choisir. »

XI

Depuis le christianisme.

Dès les premières années de la prédication du christianisme, les Actes des apôtres mentionnent (xvi, 16-18) la rencontre que saint Paul et ses compagnons firent à Philippes, première ville de Macédoine, d'une fille ayant un esprit de Python, qui les poursuivait en disant : « Ces hommes sont les serviteurs du grand Dieu, ils annoncent la voie du salut. » Saint Paul ordonna à l'esprit de la quitter, et elle fut délivrée à l'heure même. Mais ses maîtres excitèrent une émeute contre l'apôtre, parce qu'elle leur rapportait beaucoup d'argent en découvrant les choses cachées. Evidemment, cette fille était un médium tout à fait dans le genre de miss Laura Edmonds, qui raconte toutes les circonstances d'un naufrage arrivé à cent lieues, et qui, selon les journaux américains, envoie son âme converser avec des amis à cent cinquante ou deux cents lieues de chez elle, tandis que des esprits étrangers profitent de la vacance momentanée de son corps pour venir, comme nous l'avons dit, causer en grec, en allemand, en espagnol dont elle n'a jamais su le premier mot, avec les étrangers qui la visitent. C'est donc l'Écriture, et non pas nous, qui dit que cet état est une véritable possession.

Jésus-Christ était venu accomplir la loi de Moïse et non la détruire. Il dut, par conséquent,

la dégager de tout ce qu'on pouvait nommer prescriptions locales, telles que la distinction des animaux purs ou impurs, et même le jubilé remettant les terres vendues à leurs anciens propriétaires, ce qui ne pouvait concorder avec l'extension universelle du catholicisme. Mais tout ce qui était essentiel, tout ce qui était le développement des préceptes divins révélés au Sinaï, fut non-seulement maintenu, mais étendu dans le sens spirituel, comme l'enseigne le Sermon sur la montagne. Ainsi, toutes les dispositions qui concernent les évocations et les pratiques magiques, contraventions formelles au premier commandement de Dieu, demeurèrent dans leur entier. On ne peut donc s'étonner de voir les chrétiens s'abstenir avec le plus grand soin de toutes ces machinations infernales. Par contre, tout ce qui demeurait attaché au paganisme, s'y adonnait avec fureur, non pas seulement dans les classes inférieures où se maintinrent les pratiques de la magie noire ou sorcellerie, mais dans les classes les plus élevées et les philosophes. Ainsi, l'école philosophique d'Alexandrie si célèbre et si accréditée de nos jours, voyait ses chefs les plus illustres, Porphyre, Celse, Jamblique, Proclus et leur digne élève Julien l'Apostat, renouveler tout ce qui se passait autrefois dans les sanctuaires égyptiens, faire paraître des fantômes, parler les *âmes des morts*; mettre en mouvement, sans y toucher, les objets les plus lourds; plonger dans l'extase (le sommeil magnétique) des personnes éloignées, étrangères, à de

grandes distances, par le simple contact de choses préparées (magnétisées) par leur art; enfin, tout ce qu'on voit faire aujourd'hui par tous les médiums en renom, tels que Home, Squire, etc., et les grands magnétiseurs, tels que Regazzoni.

Dans les campagnes où le culte des idoles subsista plus longtemps, ce qui même a été l'origine de ce nom de païens (*pagani*, habitants des villages, *pagi*), la sorcellerie, telle que la pratiquaient, d'après Lucain, les Thessaliennes; et les bergers, selon Théocrite et Virgile, dut évidemment subsister plus longtemps. si même elle ne s'y est pas perpétuée jusqu'à présent comme sembleraient le prouver et l'étonnante conservation chez nos obscurs *toucheurs* de la formule étrusque dont se servait Caton, et la manie de sorcellerie d'un si grand nombre de nos bergers, dont le procès si célèbre de Cideville, en 1851, a été une preuve trop éclatante. Nous pouvons joindre à cette preuve la possession, que nous avons pu constater nous-même, de petits livres de magie par la plupart des bergers. Ajoutons-y la terreur qu'ils inspirent parmi les paysans, dans les campagnes même où la religion chrétienne a été le plus mise en oubli, terreur dont peuvent se convaincre tous les propriétaires ruraux, et que, pour notre part, nous avons vainement essayé de combattre.

Cependant, dans tous les pays chrétiens, ces pratiques coupables avaient à peu près disparu, mais dès qu'une secte se détachait de l'Eglise véritable de Jésus-Christ, les hérétiques

s'y adonnaient de nouveau, et on en a vu la preuve chez les Gnostiques et les Manichéens, et plus récemment en France, chez les Albigeois et les Vaudois. Mais elles se sont développées surtout parmi les Musulmans. Aussi, dans tous nos vieux romans de chevalerie, et dans les poèmes du Tasse, etc., voit-on sans cesse des magiciens ou nécromants, surtout africains. On en trouve même dans les contes arabes.

Le grand mouvement anticatholique qui a reçu, nous ne savons pourquoi, le nom de renaissance, puisque les arts, les lettres et les études scientifiques avaient déjà auparavant brillé d'un vif éclat, comme le prouvent Giotto, Dante, saint Thomas d'Aquin, et avant lui Abeilard et saint Bernard; ce mouvement anticatholique a eu pour premier résultat de remettre en vigueur la magie dans toutes ses branches. C'est en ce moment que reparurent, en bas les jeteurs de sorts si redoutés dans le peuple, en haut les astrologues et les devins, en si grand crédit à la cour des princes. Nous rangeons les astrologues dans la même classe, car, loin de se livrer à l'étude et à l'observation des phénomènes astronomiques, ils n'y cherchaient absolument qu'un moyen de divination, et dans tout ce qui nous reste d'eux, il y a bien plus de ces caractères magiques qu'on retrouve sur les briques et les talismans découverts à Babylone que de calculs astronomiques.

Ce qui complète encore l'assimilation que nous faisons des astrologues avec les magiciens, tels qu'ils ont existé dans les castes sacerdotales

d'Égypte et de Chaldée, c'est que leur principale occupation était de prédire l'avenir. Les peuples ont si bien réuni cette double acception que nos villages sont annuellement inondés d'almanachs où l'on trouve annoncés le temps qu'il doit faire chaque jour de l'année qui n'est pas encore commencée, et les principaux événements qui doivent s'accomplir pendant sa durée. On a beau être trompé, chaque année on s'y laisse reprendre, et les bons almanachs que l'on publie actuellement, en si grand nombre, ont bien de la peine à lutter contre eux. Un autre rapprochement est la composition de charmes et d'amulettes à laquelle ils se livraient avec un trop grand profit. Les amulettes avaient pour objet, d'après eux, de préserver de tout péril celui qui les portait, de le garantir, surtout, contre les sorts et le mauvais œil. Quant aux charmes, ils devaient faire réussir les entreprises, et sous le nom de philtres, inspirer l'amour. Nous ne devons pas oublier de dire qu'on désignait, qu'on désigne, hélas ! encore sous ce nom des maléfices par lesquels les sorciers attaquent la vie, la santé, la fortune des personnes auxquelles ils en veulent, ou contre lesquelles on les achète. Nos populations rurales sont malheureusement, même à notre époque se prétendant si éclairée, imbues profondément de ce préjugé, et quand ils éprouvent quelques malheurs, que leurs bestiaux sont malades, ils ne manquent pas de dire qu'on leur a jeté un sort. Le plus terrible de ceux que l'on cite et qui était malheureusement trop usité dans le

XVI^e siècle, était l'envoûtement. On fabriquait, avec des formules magiques, une petite statue de cire représentant l'ennemi dont on voulait se défaire, et on y enfonçait successivement des aiguilles dans diverses parties. L'individu représenté éprouvait aussitôt de vives douleurs dans la même partie, et languissait jusqu'au moment où l'aiguille enfoncée dans le cœur terminait sa vie. Nous devons déclarer que le magnétisme a produit des effets analogues, et dans *la Magie au XIX^e siècle*, M. des Mousseaux en cite un exemple déplorable (p. 300). Une société de magnétiseurs s'était organisée dans un régiment. Trois sous-officiers distingués sont saisis d'une mélancolie noire, l'un quitte le service, deux se brûlent la cervelle. Un capitaine, après avoir réprimandé l'un des magnétiseurs, poursuivi par eux, devient presque fou. Obligé de quitter le service, il fut assez heureux pour rencontrer le célèbre Regazzoni, qui le guérit.

Avons-nous besoin de dire que cette situation est celle qui a été constamment connue par l'Église sous le nom de *possession*, ou plutôt peut-être ici, *d'obsession* et que si ces malheureuses victimes du magnétisme, comme celles de tous les *sorts*, avaient recours à ses prières, elle a des moyens efficaces de délivrance et de guérison ?

La réforme, cette suite déplorable de la renaissance, ne pouvait échapper à la loi commune des sectes qui se séparent de l'Église. La sorcellerie se développa dans l'Angleterre, devenue protestante à un tel point que, d'après Barrington, le nombre des personnes exécutées pour ce

crime en vertu du XX^e statut d'Henri VI, jusqu'à son abolition en 1736, ne peut être évalué à moins de TRENTE MILLE ! Les déclamateurs les plus passionnés contre l'Inquisition n'ont pu atteindre ce chiffre pour ses victimes tant en Europe qu'en Amérique. Après la mort de Charles I^{er}, le *long parlement*, tout composé de protestants, envoya en Ecosse un commissaire nommé Hopkins. Dans son édition d'*Hudibras*, Grey affirme avoir entre les mains une liste de trois mille personnes qu'il avait fait périr en moins de cinq ans. Il en était de même en Suède, en Danemark, dans le nord de l'Allemagne, partout enfin où le protestantisme dominait, tandis qu'il y en avait très peu en France, en Espagne, en Italie, dans le midi de l'Allemagne. Les auteurs protestants et les philosophes ont dénaturé complètement le procès d'Urbain Grandier, le trop célèbre curé de Loudun en 1636. Les innombrables pièces de cette procédure existent encore, à ce qu'il paraît, à la Bibliothèque impériale. Elles prouvent avec quelle maturité elle a été instruite, et l'intégrité des juges à qui elle fut confiée.

Opposons à tant d'horreurs l'instruction émanée du Saint-Siège en 1657. Elle prescrit les précautions les plus minutieuses pour s'assurer de la vérité des accusations. Elle défend, avant d'être autorisé par la sacrée Congrégation d'employer la torture alors partout en usage pour toute sorte de crimes, de la faire durer plus d'une heure, d'y employer des instruments qui déchirent les membres. C'est la condamnation

la plus formelle de la conduite tenue, pour ces affaires, dans les pays protestants.

Nous ne pouvons terminer ce rapide exposé sans y ajouter une observation. Quelques Pères de l'Eglise rapportent que, d'après d'anciennes traditions, les crimes qui avaient déterminé la catastrophe du déluge étaient surtout les pratiques de la magie. Depuis lors, c'était une opinion généralement répandue et que nous retrouverons dans l'extrême orient, que tout développement extrême de ces pratiques était immédiatement suivi par d'épouvantables commotions. Cette opinion vérifiée en Egypte, en Chaldée, à Rome une première fois par les guerres civiles, une autre fois par l'invasion des barbares, existait au moyen âge. Ne pouvons-nous penser qu'elles ont amené, en Europe, les guerres de religion, et aujourd'hui, en Amérique, cette sanglante scission qui fait encore couler tant de sang dans les Etats-Unis?

XII

Le spiritisme en Chine.

Cet empire chinois qui a inventé la poudre, la boussole et tant d'autres choses importantes, bien des siècles avant nous, mais qui, demeuré étrangement stationnaire, se trouve aujourd'hui tellement arriéré, ne l'est pas sous le rapport du spiritisme. Faire tourner et parler les tables, faire écrire un crayon, produire le somnambulisme magnétique sont choses très-connues et

très-répondues. Un missionnaire, le P. Vinchot, l'a constaté dans une lettre adressée à un professeur du séminaire de Saint-Brieuc, publiée dans *l'Univers* en avril 1857. Mais les détails les plus circonstanciés ont été donnés dans un long article de *l'Overland-China mail* par le docteur Mac-Gowan le 6 juin 1854. Nous extrairons la substance de l'analyse donnée par M. des Mousseaux, qui commence par déclarer qu'à l'exemple de nos savants médecins français, ce docteur se refuse à y voir une intervention surnaturelle.

La manœuvre des tables, d'après le docteur Mac-Gowan, se fait autrement que parmi nous. Après l'avoir placée d'une manière convenable, on n'a qu'à prononcer une *formule d'enchantement*, et la table se soulève et se renverse en dirigeant ses pieds vers le plafond. Pour écrire, on se sert d'une corbeille à laquelle on fixe un crayon, ou seulement d'une baguette qui trace les caractères sur une table couverte de sable. Le docteur convient que l'explication qu'il essaye de donner de ces mouvements par des causes purement physiques, ne satisferait aucun Chinois, lettré ou non, à quelque religion qu'il appartienne. Tous s'accordent à voir une intervention surhumaine dans les réponses intelligentes qu'on fait rendre, par ces manœuvres, à des objets matériels et inanimés. « Ils vous affirment, dit-il, que si vous évoquez un esprit avec les *formalités religieuses convenables*, vous obtiendrez la révélation de choses secrètes, de faits mystérieux. » Il dit bien aussi

que quelquefois l'esprit refuse d'écrire, qu'il se borne à tracer quelques griffonnages ou à écrire une sentence calculée de manière à tromper, ce qui prouve que les esprits ont en Chine la rouerie dépassant toute idée que M. Allan-Kardec attribue aux esprits en France. Mais quelquefois aussi, « ces caractères tracés d'une
« manière rapide, donnent aux opérateurs, dans
« une prose du meilleur style, et avec une exactitude singulière, des choses qui leur sont inconnues. » Cette affirmation du docteur Mac-Gowan est la contradiction la plus flagrante de ce qu'il avait d'abord avancé, en attribuant ces faits, qu'il regarde seulement comme extraordinaires, à des causes purement naturelles.

Il nous apprend aussi que, en 1843, dix ans par conséquent avant leur invasion en Europe, toutes ces pratiques se répandirent avec une sorte de fureur, *comme une véritable épidémie*; à peine aurait-on pu compter une maison où on ne s'y livrât avec passion. Mais cet engouement cessa, et peu de temps après, on reconnut en frémissant qu'un déluge de maux était venu fondre sur ceux qui s'en étaient occupés avec une telle fureur. La scène se passait effectivement à Ning-Po, qui a été prise par les Taï-pings, ces rebelles Chinois, reprise depuis par les troupes impériales secondées par les Européens, et chaque fois dévastée d'une manière horrible et ses habitants massacrés avec la plus révoltante cruauté.

Cependant une réunion de *lettrés* s'assembla dans un temple Taniste pour se livrer plus à

l'aise à ces mystérieuses opérations. Il paraît que leurs évocations eurent un assez grand retentissement. Mais un haut mandarin, que ses fonctions avaient appelé dans le pays, vint les trouver et les engagea amicalement à se dissoudre parce que, leur dit-il, il avait toujours VU CES RAPPORTS PRODUIRE DE GRANDS MAUX SANS QUE JAMAIS IL EN RÉSULTAT LE MOINDRE BIEN !

En Chine, comme en Europe et en Amérique, d'après les observations du docteur Mac-Gowan, les esprits qui se communiquent se donnent constamment pour des âmes de morts, mais, malgré leurs affirmations, la majeure partie des habitants est convaincue, même parmi les idolâtres, que ce sont des esprits infernaux. Il cite un lettré qui évoqua un esprit se donnant pour l'âme de son aïeul. Par respect pour sa mémoire, et l'on sait jusqu'où les Chinois non chrétiens portent le culte des ancêtres, le pauvre homme crut devoir accomplir religieusement les prescriptions qu'il en reçut. Il en résulta pour lui les plus épouvantables malheurs.

Aussi le gouvernement impérial qui trouve, dans les annales de l'histoire de la Chine, la constatation de désastres survenus chaque fois qu'il y a eu une manifestation extraordinaire de ces évocations, s'efforce-t il toujours *de décourager des pratiques que l'expérience a démontrées si funestes*. Aussi y sont-elles aujourd'hui généralement abandonnées, et à peine, de loin en loin, trouve-t-on quelques personnes qui s'en occupent encore. Sous ce rapport, hélas ! les Chinois nous ont aussi devancés.

XIII

Le spiritisme est-il en progrès?

Nous venons de nous assurer que le spiritisme touche aux origines de l'humanité, qu'il embrasse toute notre terre, mais, du moins, dans sa récente invasion en Amérique et en Europe, s'est-il perfectionné? est-il en progrès sur ce qu'il était dans l'ancien monde? Nous craignons bien d'être forcé de répondre que non.

Bien avant Philostrate qui, parlant du voyage d'Apollonius dans les Indes, cite les statues et les trépieds d'airain qui venaient le servir à table, Homère parle des trépieds d'or, ouvrages de Vulcain, au banquet de l'Olympe, apportant d'eux-mêmes aux convives de Jupiter tout ce dont ils avaient besoin. Nos tables courent après des papillons, valent sur leurs trois pieds en marquant exactement la mesure et le rythme de l'air qu'on vient de chanter. (*Tables tournantes*, par Benezet.) En admettant qu'il soit aussi facile d'aller chercher une assiette ou un couteau, d'apporter un plat, que de sauter après un papillon on reconnaîtra du moins, que le progrès n'est pas considérable, mais, toute plaisanterie à part, on doit convenir que pour connaître où en était en réalité le spiritisme ancien, il faut le chercher dans Moïse, dans Tertullien et dans les livres de l'école néo-platonicienne d'Alexandrie. Or, Moïse déclare que

lorsque Aaron jetant à terre la baguette qu'il tenait à la main; elle fut changée en serpent, les magiciens de Pharaon jetèrent également les leurs qui furent aussi changées en serpents qui, il est vrai, furent dévorés par celui qui avait été et qui redevint la baguette d'Aaron. Peut-être dira-t-on que c'est là un tour de prestidigitateur, qu'ils escamotèrent leurs baguettes et les remplacèrent instantanément par des serpents qu'ils avaient dans leurs poches. Les Égyptiens ont eu de tout temps une grande réputation comme charmeurs de serpents; ils pouvaient alors, comme les Psylles d'aujourd'hui, leurs petits-neveux, avoir toujours leurs sacs garnis des serpents, même les plus venimeux dont ils ne craignent pas les morsures. Mais peut-on en dire autant des deux premières plaies de l'Égypte que par leurs enchantements, c'est-à-dire par le concours des esprits qu'ils invoquèrent, ils parvinrent à imiter complètement? C'est Moïse qui le déclare de la manière la plus formelle. Sans doute, ils ne purent imiter les sept autres plaies dont Dieu frappa l'Égypte, par les mains de Moïse et d'Aaron : quel est cependant le médium de nos jours qui pourrait changer en sang l'eau d'un fleuve, ou en faire surgir immédiatement une multitude de grenouilles, de manière à en couvrir la terre?

Les médiums du temps de Tertulien faisaient paraître des fantômes. On nous assure que M. Home en a fait autant. Il pourrait paraître humiliant à nos spirites français de se trouver ainsi inférieurs aux médiums du nou-

veau monde ; ne nous arrêtons pas à une question d'amour-propre. Il paraît d'ailleurs que le berger de Cideville, qui était aussi un médium, mais qu'on n'invitera pas à figurer dans les salons de Paris, faisait aussi paraître un fantôme dans le presbytère, si bien qu'ayant été atteint un jour d'un coup de broche, le berger en portait le lendemain la marque sur sa joue. En admettant qu'il y ait là similitude, il n'y a évidemment pas progrès. Nous admettrons aussi, si l'on veut, que les oracles rendus par les enfants soient un effet du magnétisme ; ajoutons même que les *Camisards* des Cévennes soufflaient sur des enfants portés sur les bras de leurs mères, et ils se mettaient immédiatement à prêcher en bon français, à la grande stupéfaction de ces pauvres gens qui ne parlaient que le patois languedocien de la montagne. Il est bien vrai que Voltaire et tous les historiens du XVIII^e siècle traitaient cette histoire de conte, mais ils ne croyaient pas aux esprits, et nos spirites ont, du moins, cet avantage sur eux, mais non pas sur Tertullien.

Nous n'avons pas entendu dire que nos spirites aient fait parler des chèvres, à moins que l'on ne veuille compter comme telle le fameux *bouc* de tous les sabbats de sorcières, mais nos médiums répudieraient certainement une telle analogie ; de sales et puantes sorcières arrivant à cheval sur leur manche à balai, frottées de leur onguent, fi donc !

Ainsi, en réalité, les spirites ou magiciens du III^e siècle étaient plus forts que les nôtres même

sans joindre à tous leurs avantages celui d'envoyer des songes pour se donner le plaisir de les deviner et de les expliquer ; de les deviner, car on voit, dans la Bible (Daniel, II) que Nabuchodonosor, dans la terreur que lui avait causée un songe, demanda aux sages, aux devins, aux magiciens, etc., de lui expliquer ce terrible rêve, en commençant par lui raconter ce qu'il avait vu. Ici le songe venait de Dieu ; aussi tous ces hommes en commerce avec les esprits infernaux échouèrent complètement.

Si maintenant nous passons au IV^e siècle, si nous demandons à ces philosophes d'Alexandrie ce qu'ils savaient faire, ah ! nous trouverions nos grands spirites de bien petites gens auprès de Porphyre, de Jamblique et de ce Proclus auquel le célèbre éclectique français M. Cousin a fait l'honneur de le traduire. Faire paraître des fantômes, faire parler les morts, étaient les moindres de leurs talents, mais nous devons ajouter que comme ce sont eux-mêmes qui nous racontent tous ces prodiges de leur science, nous nous permettrons de ne pas y ajouter une foi bien complète. Des gens accoutumés à converser avec le diable, ce père du mensonge, ne peuvent avoir un grand respect pour la vérité et pourraient facilement être suspectés. Nous sommes les premiers à croire qu'ils ont exagéré fortement et nous n'invoquerons pas leur témoignage.

Mais où les médiums ont une incontestable supériorité que les nôtres ne se hasarderont certainement pas à leur disputer, c'est au Thi-

bet. L'abbé Huc raconte que des prêtres de Boudha, qu'on nomme Bocktes, et qui sont regardés comme d'un rang inférieur dans les lamaseries, font quelquefois publier parmi tous leurs sectateurs qu'à un jour marqué, l'un d'eux s'ouvrira le ventre. Effectivement, au moment fixé, le Bockte enveloppé d'une écharpe et armé d'un grand couteau, s'assied sur un autel. Lorsque l'esprit l'a envahi, ce qui s'annonce par un tremblement nerveux, il se défait tout à coup de son écharpe, s'ouvre le ventre dans toute sa longueur, et son sang inonde l'autel. Chacun alors vient lui adresser ses questions sur les choses cachées. Quand il a suffisamment répondu, il plonge sa main dans son sang, l'approche de sa bouche, souffle trois fois dessus, puis la passe sur la plaie qui se referme à l'instant. Il n'en résulte pour lui qu'une grande faiblesse qui exige du repos et un régime fortifiant. Au bout de quelques semaines il pourrait recommencer. Répétons que parmi les prêtres du grand Lama, les Bocktes sont les moins considérés.

XIV

Une nation de spirites.

A une époque qu'il serait impossible de préciser, mais qui remonte au moins au XIV^e siècle, il parut en Europe une peuplade d'hommes et de femmes au teint fortement basané, parlant entre eux une langue inconnue, ou du

moins les peuples dont elle traversait les territoires n'y comprenaient rien. Seulement, on sut qu'entre eux ils se donnaient le nom de Pharaons. Est-ce pour cela qu'on leur a souvent donné le nom d'Égyptiens? Ils venaient camper dans le voisinage des villages et des lieux habités, mais restaient toujours en plein air, sous des tentes ou des huttes de feuillages quand ils se trouvaient près d'un bois où ils allaient couper, sans demander d'autorisation, tout ce qui leur convenait. Pour gagner quelque argent ils exerçaient une multitude de métiers, mais le plus lucratif était celui de dire la bonne aventure et de composer des philtres ou des charmes pour ceux qui les payaient bien.

Leurs jeunes filles exécutaient, avec des sistres et des tambours de basques, des danses bizarres, qui ne manquaient pas d'un certain charme et auxquelles les hommes se mêlaient aussi. Leur première station en Europe fut la Hongrie. On sut qu'ils venaient de l'Orient, mais quand ils eurent assez appris la langue du pays pour pouvoir converser et qu'on leur demandait d'où ils venaient, dès qu'ils avaient montré l'Orient de la main, ils éludaient toute autre explication. Ils n'étaient ni chrétiens, ni juifs, ni musulmans, mais on ne put rien savoir de la religion qu'ils professaient. Ils avaient un chef dans chaque bande, il était par excellence le *pharaon*, et on croyait que toutes les bandes correspondaient entre elles, et qu'il y avait un chef suprême auquel tous obéissaient aveuglément.

Ce nom de Pharaon leur avait fait naturelle-

ment donner le nom d'*Égyptiens*. Après la Hongrie, ils se répandirent en Bohême alors déchirée par d'horribles guerres, et c'est de là que, se divisant presque à l'infini, ils se dirigèrent vers toutes les contrées de l'Europe. En France, on les appela *Bohémiens*, en Angleterre *Gypsy*, en Italie *Zingari*, comme venant de la Hongrie. Le nom anglais est visiblement dérivé d'*Égyptiens*. Partout ils inspiraient une instinctive terreur, tout en exerçant une sorte de fascination. On les accusait bien de se nourrir principalement aux dépens du public, de voler, en un mot, mais on n'osait pas se plaindre trop haut, car on les voyait de loin, la nuit, chercher les endroits les plus solitaires ; là, ils allumaient de grands feux sur lesquels étaient placés d'énormes chaudrons où les vieilles femmes de la tribu plaçaient successivement des objets qu'on ne pouvait discerner, avec des cérémonies et des gestes étranges. Pour faire ces opérations elles se couvraient de vêtements qu'on ne leur voyait jamais pendant le jour et qui étaient soigneusement cachés à tous les yeux. A n'en pouvoir douter, c'étaient des pratiques magiques, de véritables sortilèges.

Souvent accusés de voler des enfants, ils se justifiaient en montrant que tous ceux qui accompagnaient la tribu dans ses migrations avaient la peau bistrée et surtout cet éclat des yeux particulier à leur race et qu'on ne rencontre nulle part ailleurs. Mais l'accusation est devenue bien plus terrible lorsqu'on a prétendu qu'ils les enlevaient soit pour les immoler dans leurs détes-

tables mystères, comme jadis les sorcières Thesaliennes ; soit pour les vendre aux Juifs que la colère des peuples a si souvent poursuivis pour ces sacrifices d'enfants chrétiens, sacrifices qu'ils ont toujours niés, et qui sont, en effet, si contraires à leur loi, mais qu'on a toujours persisté à leur imputer. Beaucoup de Juifs, au moyen âge et dans les époques les plus reculées, s'adonnaient à la médecine et à l'étude des sciences occultes. Un grand nombre de ces talismans qu'on recherchait si souvent, malgré les défenses expresses de l'Église, sont écrits en caractères hébraïques ; la plupart des médecins s'occupaient aussi d'astrologie qui n'est pas moins défendue que la magie par la loi de Moïse, mais ils y étaient poussés par la confiance des populations, et malheureusement il paraît qu'ils se sont souvent laissé entraîner par l'intérêt matériel qu'ils avaient à exploiter cette superstition.

La langue que parlent les Bohémiens a quelques rapports avec le sanscrit, ce qui a fait supposer aux Anglais qu'ils venaient primitivement de l'Inde. On sait que leurs savants ont une propension naturelle, presque patriotique à cause de leur domination sur l'Inde, à voir des Indiens et du sanscrit partout. Elle en a plus encore avec le cophite et tout le monde s'accorde à dire qu'ils sont sortis de l'Égypte, où les Anglais les font aller en se sauvant de l'Inde, et ce nom de Pharaon nous paraît le prouver suffisamment. Quoi qu'il en soit, le peu qu'on sait de leurs doctrines établit qu'ils croient à la transmi-

gration des âmes qui est le fond de cette doctrine morale et philosophique des spirites actuels, ce qui, avec l'étude de la magie, justifie complètement le rapprochement entre les bohémiens et les spirites.

XV

Où mène matériellement le spiritisme.

Nous l'avons déclaré, dans l'origine ou a vu partout un amusement dans la rotation des tables, même dans leurs causeries à coups de pied, mais beaucoup de personnes n'ont pas tardé à se détromper. Nous pourrions multiplier les faits qui prouvent l'antipathie des esprits qui mettent en mouvement soit les meubles, soit les crayons, pour tous les objets bénits; elle a dissipé toutes les illusions que l'on avait pu se faire de bonne foi. Mais il n'a pas été partout possible d'y renoncer sans quelques inconvénients. Nous comptons pour bien peu de chose un guéridon brisé à Saint-Germain. Au plus fort de la conversation, une dame pose dessus un chapelet béni par le pape qu'elle portait sur elle. Le guéridon se pencha spontanément de manière à le renverser. La scène se renouvela deux fois. Comme les assistants cherchaient à le maintenir une troisième fois, il s'échappa violemment de leurs mains et franchissant une porte ouverte, il fut se briser, en se renversant, contre un mur du corridor. Ce fait nous a été raconté le lendemain du jour où il s'était passé,

par le colonel marquis de G..., qui y avait pris part et qui en était encore bien vivement impressionné en le rapportant.

Nous ne regarderons pas non plus comme un inconvénient grave la déformation de la corbeille qui servait à M. l'abbé Bautain, docteur en droit, en médecine, en lettres et en théologie, pour les expériences qu'il fit en 1853 pour s'assurer de la vérité de l'intervention et de la nature des esprits évoqués, et qu'il a consignées dans une brochure intitulée : *Avis aux chrétiens, sur les tables tournantes et parlantes*. Il avait vu plusieurs fois que quand on veut les contraindre de répondre sur Notre-Seigneur Jésus-Christ « les tables résistent, se dressent, s'agitent, se renversent quelquefois, et se jettent à terre en échappant aux mains qui les touchent.... J'ai vu ces choses plusieurs fois, j'ai vu, un jour, une corbeille ainsi animée, se tordre comme un serpent et s'enfuir en rampant devant un livre des Evangiles, qu'on lui présentait, sans rien dire. »

Nous ne regardons pas comme un fait bien grave celui que raconte M. le marquis de Mirville de tous les meubles de M. de Saulcy, membre de l'Institut, s'élançant contre leur maître avec une inimitié marquée, mais nous pensons que celui-ci paraîtra plus fâcheux ; c'est un dialogue avec sa table : « Qu'ai-je dans ma poche ? — Un pistolet. — Qu'en faut-il faire ? — Tirer sur moi. » Trouvant la demande singulière, malgré une forte envie d'essayer, M. de Saulcy finit, au bout de quelques jours

par demander ce qui en serait advenu. L'esprit répondit que la balle lui aurait fait à la figure une blessure incurable. « Mais la balle serait entrée dans la table? — Il y aurait eu deux trous, un dans la table, l'autre à ta figure. » Un autre jour l'esprit lui dit de mettre la main sur la tête d'un homme qui était à côté de lui. Lui demandant quelques jours après pourquoi : « Il serait devenu fou pour la vie. »

Madame la comtesse D..., médium très-puissant et qui avait cédé longtemps aux instances des amis qui se réunissaient chez elle pour montrer son pouvoir, y renonça positivement dès qu'elle eut acquis la certitude que les meubles qu'elle faisait mouvoir étaient animés par des esprits mauvais. Pendant plusieurs mois elle se sentait sans cesse poursuivie par ces esprits auxquels elle renonçait ainsi, des meubles s'agitaient seuls, les boiseries craquaient, des coups étaient frappés. C'était surtout la nuit qu'elle était poursuivie par d'indicibles terreurs, par des bruits de pas, des portes qui s'ouvraient dans les pièces voisines. Grâce à la précaution qu'elle avait de s'entourer, dans son lit, d'objets bénits, de jeter, au moment de se coucher, de l'eau bénite dans sa chambre, son sommeil ne fut pas très-souvent troublé, mais elle avouait que si cet état avait duré longtemps, sa raison n'eût pu y résister. Les conseils d'un directeur éclairé, et la pratique fréquente des sacrements finirent par l'en délivrer complètement.

Voilà, en effet, ce qu'a produit le spiritisme partout où il s'est développé, des obsessions in-

supportables, de véritables possessions et par-dessus tout la folie ; la folie qu'aucun médecin n'a pu guérir ni même adoucir, malgré toutes les ressources de la science. Hélas ! trop souvent ils se laissent entièrement absorber par les conséquences d'un enseignement tout matérialiste, il y a cinquante ans, et qui, malgré quelques professeurs croyants et pratiquants, ne s'est pas entièrement retiré de cette voie si funeste. La médecine est encore égarée dans ses appréciations par les suites d'une éducation tendant à effacer jusqu'au bout la croyance au merveilleux. Combien connaissons-nous d'excellents chrétiens qui, même aujourd'hui, ne veulent voir dans tous ces prodiges qui nous frappent qu'une adroite jonglerie, et par leurs dédains laissent le mal s'enraciner.

Non, ces folies ne sont certainement pas toutes réellement incurables. Le plus grand nombre est une possession. Mais pour les guérir, pour dissiper les obsessions, il faut recourir aux véritables remèdes. Les esprits de ténèbres ne peuvent se combattre par les voies ordinaires de la médecine. Comme ils sont des esprits, c'est aux armes spirituelles qu'il faut recourir, à celles que l'Eglise, dans sa suprême sagesse, a su nous fournir, mais qu'on doit employer sous son autorité. Elles n'ont rien perdu de leur puissance, et nous pouvons en citer un exemple tout récent. Dans un de nos diocèses existe une communauté de sœurs dirigeant une école de jeunes filles, un orphelinat, et qui construisaient une salle d'asile. Pendant les

premières années de leur fondation, des dissensions intérieures avaient arrêté le bien qu'elles pouvaient faire. La paix s'étant rétablie, le bien progressait, lorsque tout à coup les pauvres sœurs se virent en butte aux attaques les plus violentes. Par le temps le plus calme, elles entendaient les tuiles arrachées par l'ouragan tomber en se brisant dans la cour ; les contrevents solidement fixés le soir, s'ouvrir et battre à grand bruit toute la nuit, des pas retentir dans les corridors, tantôt les pas lourds d'un homme, tantôt ceux plus légers d'une femme. Quelquefois c'étaient ceux d'une bête qui bondissait. Tout en permettant à l'ennemi de les poursuivre, Dieu cependant lui avait imposé une limite bien extraordinaire. Pendant près de deux ans, cette obsession n'avait laissé que de bien courts espaces de repos, et rien cependant n'avait transpiré au dehors. Un jour seulement, dans une des classes, parut une flamme légère qui voltigea pendant près d'une minute à la grande joie des enfants, qui n'en furent nullement effrayés. Sur le rapport du curé, l'évêque a ordonné un exorcisme et tout a cessé.

Dans un village de la haute Savoie, à Morzine, une épidémie s'est déclarée il y a peu de temps. Une centaine de jeunes filles, généralement d'une santé assez forte, toutes pieuses, ont été successivement attaquées d'une maladie extraordinaire, des convulsions, des contournements de membres, une agilité inouïe. On en a vu grimper comme des chats au sommet de sapins de cent pieds de haut, casser la flèche

s'y tenir debout sur un pied, s'élancer sur un autre et en redescendre quelquefois la tête en bas. C'était, en un mot, la répétition de tout ce qui se passait, en 1636, chez les Ursulines de Loudun. Le médecin de la localité, homme instruit et pieux, a reconnu que ces symptômes étaient complètement différents de tout ce qu'il avait vu jusque-là. Il n'hésita pas à croire à une possession, et son doute se changea en certitude lorsque des exorcismes en eurent guéri quelques-unes. Le démon, avec d'horribles blasphèmes, répondait aux questions en français, en allemand, en latin, langues dont ces pauvres filles n'avaient jamais su un mot. Considérant cette maladie comme une affection hystérique, nom qui a un peu remplacé celui d'affections nerveuses dans la langue médicale pour ces maux incompréhensibles, les médecins aliénistes, par le motif que l'imitation pouvait propager la maladie, ont dispersé ces malheureuses. Mais le docteur V..., qui a vu commencer cette étrange épidémie et qui a voulu remonter à la source, s'est assuré que les premiers cas s'étaient manifestés à la suite d'exercices spirites dont on s'était beaucoup occupé dans une paroisse voisine, d'où le mal avait gagné Morzine et s'y était rapidement propagé.

Mais la folie, incurable par les moyens humains, qui s'abat si nombreuse partout où on se livre avec ardeur aux pratiques du spiritisme, qui dans la seule ville de Lyon a fait plus de trois mille victimes et rempli les hôpitaux, les maisons de santé, au point de ne plus y laisser de

place pour les autres maladies ; la folie n'est pas le dernier, le suprême fléau qu'il cause parmi nous. Chaque jour un petit nombre d'adeptes recule en frémissant d'épouvante et se réfugie dans le christianisme. Nous le disons avec regret, c'est le très-petit nombre, mais l'esprit de ténèbres sent redoubler sa fureur en voyant qu'il ne peut disputer la victoire au Tout-Puisant. Aussi, dès qu'il s'aperçoit que l'un d'eux paraît hésiter, il cherche à se l'enchaîner pour jamais en le poussant au suicide. On s'étonne quelquefois de la multiplicité des suicides depuis dix ans. Ils sont nombreux certes, bien nombreux et nous en gémissons, mais moins encore que nous ne serons condamnés à le voir si la foule se porte encore vers ces infernales pratiques. Depuis longtemps déjà, on avait remarqué que le magnétisme y poussait d'une manière presque irrésistible. Le magnétisme, nous l'avons dit, n'est qu'une branche du spiritisme, la branche principale, malgré ce que l'on a prétendu pour le reléguer au second plan, car le magnétisme livre les sujets, presque sans défense, à la déplorable influence des magnétiseurs. Même à distance, même en dépit de tous leurs efforts pour y résister, il suffit d'un simple acte de leur volonté, du contact d'un objet magnétisé, pour que l'âme se retire et laisse le corps endormi à la disposition d'un esprit étranger qui vient s'y établir en maître et rendre ses oracles. Le magnétisme est donc une véritable possession tant que dure le sommeil magnétique, et quand arrive le réveil, il laisse une funeste disposition

à continuer à obéir aux ordres qui livrent l'organisme au démon.

Tous les faits de possession dont nous connaissons l'histoire, ne sont point des châtimens infligés par Dieu. Les possessions violentes, celles qui se manifestent par de vives attaques du démon, sont au contraire le plus souvent des épreuves que Dieu envoie à de très-saints personnages, ou plutôt qu'il permet, comme il avait permis celles de Job, afin de mieux faire éclater toute leur vertu, ou pour leur inspirer une profonde humilité. Nous avons l'histoire de la possession qui, pendant plus de douze ans, a poursuivi le R. P. Surin, le célèbre exorciste de Loudun. Pour parvenir à délivrer la supérieure il avait volontairement consenti à devenir lui-même victime de cette obsession. C'est lui-même qui a écrit l'histoire de tout ce qui se passait en lui et de cette lutte constante entre sa propre volonté dont il conservait l'usage, et le démon qui l'avait envahi. Il vivait dans le XVII^e siècle, à une époque, certainement, de très-vives lumières, et il est facile de s'assurer, en le lisant, que c'était un homme instruit, éclairé, ne pouvant être le jouet de vaines illusions. Nous avons également le récit très-détaillé de la possession de la bienheureuse Eustochie de Padoue, dont toute la vie s'écoula au milieu de lutttes affreuses. Il en résulte l'évidence d'un fait, c'est que le démon ne peut tuer le corps, mais il emploie tous les moyens possibles pour rendre l'existence insupportable et quand on souffre cruellement de l'abandon

de tous, de la répulsion générale qu'on inspire, il suggère des pensées de suicide pour y échapper : « Ne vois-tu pas que tu m'appartiens, ne vois-tu pas que tu es damné, disait-il au P. Surin, comme à Eustochie ; ton Dieu t'a livré à moi pour l'éternité. Précipite-toi de cette hauteur, au moins tu te délivreras ainsi de ce que tu souffres. » Ils y résistèrent constamment, implorèrent le secours de Dieu pour affermir la faiblesse de leur propre volonté, se soumettant sans réserve à celle de Dieu. Tout le monde sait que saint François de Sales fut en butte à une obsession pareille, se croyant assuré d'être damné. Nous avons cru devoir rappeler ces faits avec quelques détails pour bien établir que toutes les fois que le démon craint de voir échapper sa proie, il tâche de la pousser au suicide, soit par le désespoir qu'il inspire, soit en faisant entrevoir l'espérance d'un avenir plus heureux comme pour ces deux époux qui se sont asphyxiés à Tours pour jouir plutôt de la félicité que leur promettaient les esprits. On ne doit donc pas s'étonner de la multiplicité des suicides ; on doit craindre au contraire de les voir se multiplier encore davantage.

XVI

Du spiritisme sous le rapport spirituel.

Essayons maintenant d'établir où peuvent conduire ces révélations, ces enseignements des esprits. N'oublions pas que celui qui a voulu formuler cet enseignement en corps de doctrine a lui-même écrit que la rouerie de ces esprits dépasse tout ce qu'il est possible de s'imaginer, et que, quelques noms qu'ils se donnent, on n'est jamais assuré d'avoir affaire à ceux dont ils usurpent les noms (Allan-Kardec, livre *des Médiums*). Ajoutons que les correspondants de la revue de M. Zoë Pierhart nous ont donné de singuliers détails sur l'immoralité de certains esprits. Comment donc osent-ils donner comme positif un enseignement quelconque ? Si cet enseignement était moral, comment conduit-il tant d'infortunés à la folie, au suicide ? Car ici des chiffres vraiment effrayants par leur énormité viennent opposer leurs totalités exorbitantes à toute conviction qui voudrait se former. Sous le rapport philosophique quelle est cette doctrine ? La migration des âmes quittant la terre pour aller habiter d'autres globes où elles achèvent de se purifier avant de rentrer dans le sein de Dieu, ou revenant habiter d'autres corps sur la terre. Cette doctrine dont les anciens se moquaient déjà lorsque Pythagore l'enseigna sous le nom de métempsycose, est-elle devenue moins absurde en passant par les coups de pieds

des tables, ou par le crayon des médiums ? S'il n'y a pas une révélation divine bien explicite, sur quelles bases pourra s'établir la notion du bien et du mal ? Dieu, dit-on, la révèle à chacun de nous dans les replis secrets de la conscience. Nous en appelons à tous ceux qui ont élevé des enfants, combien ne trouvent-ils pas parmi eux d'inclinations dépravées, de penchants profondément vicieux qu'ils ont bien de la peine à combattre, même avec toutes les ressources que leur fournit le christianisme ? Et malgré cette influence salutaire, combien en est-il encore qui succombent à ces funestes entraînements ?

Si d'ailleurs l'enfer n'existe pas, s'il n'y a point de ces esprits créés jadis dans un haut degré de gloire et de puissance précipités par suite de leur révolte contre Dieu, quelle est la cause de l'existence du mal sur la terre ? Avec les enseignements sublimes du christianisme, tout s'explique, tout s'enchaîne admirablement. Dieu nous a donné un code d'admirables lois dont le but est notre propre perfection ; il y a joint les secours les plus efficaces pour nous en faciliter l'accès, mais afin que nous puissions avoir quelque mérite à y parvenir, il a permis à ces anges rebelles de faire tous leurs efforts pour nous pousser à imiter leur désobéissance et à nous détourner de la voie du bien qu'il nous a enseignée. Par là, toute l'existence de l'homme est une lutte, un combat perpétuel, dans lesquels, hélas ! il reçoit bien des blessures, il est exposé à bien des chutes, mais la main tutélaire de son Rédempteur est toujours là pour

l'aider à se relever; et quand, malgré tous ces échecs, il a noblement combattu et persévéré jusqu'à la fin, il vient avec confiance demander à Dieu les prix de ses efforts.

Voilà ce qu'on nous propose d'abandonner pour une doctrine dont tout nous démontre le vide et l'impuissance. — Que nous importe, en suivant les maximes des spirites, d'avoir une vie bien réglée ou de nous livrer aux mauvais penchants que nous tenons de la nature et qui s'aggravent par le défaut de résistance? Que nous importe d'avoir été la gloire et le modèle de nos familles, ou d'en avoir été l'opprobre, d'avoir été le bienfaiteur ou le fléau de nos contemporains, si nous devons, tôt ou tard, arriver au même but, si ce n'est qu'une question de temps et de pérégrinations successives sur la terre ou sur une autre planète? Quand ces détours, ces *incarnations* multipliées devraient se prolonger pendant des milliers de siècles, qu'est-ce qu'une période limitée, quelque longue durée qu'on veuille lui attribuer, devant l'infini de l'éternité? Rien, absolument rien. Ainsi, dans cette prétendue doctrine morale et philosophique, il n'existe aucun motif réel qui puisse nous engager à lutter pour éviter le mal et pratiquer le bien.

Existe-t-il d'ailleurs quelque constance dans ces révélations? sont-elles assez uniformes pour que l'on puisse croire à leur vérité? Non; et lorsque poussés à bout, sommés au nom de Dieu de dire ce qu'ils sont, ils sont enfin contraints de ne plus mentir, ils vous disent, comme dans

le fait que nous avons cité et dont nous avons été témoins : « **Damné ! — Ton nom ? — Lucifer !** ou, comme à ce haut personnage cité par M. de Mirville (*Question des esprits*, p. 102) : « **Mon nom est la haine ; je hais tout, je me hais moi-même.** » Pourquoi, lorsqu'ils s'adressent à des personnes distinguées par l'étendue de leur science tels que M. le comte de Tristan, M. de Saulcy, le docteur N..., proposent-ils de signer un engagement ; promettant, si on le fait, l'accomplissement de tous les désirs, les honneurs, la gloire pendant toute la vie. Mais quand on insiste pour savoir ce qui en résultera après la mort, ils répondent : « **TU M'APPARTIENDRAS PENDANT L'ÉTERNITÉ !** »

Non ! il est impossible de douter de la nature des êtres auxquels on a affaire dans le spiritisme. On ne peut compter sur la vérité de leurs réponses que lorsqu'ils sont forcés de se démasquer. Tous ceux qui ont été ainsi obligés par une puissance supérieure à répondre sur leur nature, ont constamment avoué qu'ils étaient des démons.

Un fait bien remarquable, c'est qu'au milieu de tant de révélations trompeuses, ils n'aient pas donné de renseignements positifs sur les sciences naturelles. Dans une seule circonstance, à notre connaissance, dans les réunions qui avaient lieu au Musée d'artillerie en 1854, M. le baron B..., ancien conseiller d'Etat, demanda s'il pouvait lui éclaircir la théorie assez confuse encore de la *lumière polarisée* : « **Certainement, répondit la table, mais l'homme devant y parvenir par**

ses propres recherches, nous n'avons rien à lui dire sur ce sujet. »

Il est donc bien constant que loin de répandre dans le monde une lumière réelle de quelque ordre qu'elle soit, les esprits parleurs, frappeurs, etc., n'ont fait que raviver une doctrine philosophique absurde et vouée depuis trente siècles au ridicule le plus mérité. Au surplus, hâtons-nous de le dire, ils n'ont trompé en définitive que ceux qui avaient d'avance la volonté d'être trompés. A l'exception du très-petit nombre d'hommes qui vont toujours courant après l'extraordinaire et disposés à croire tout, tout, excepté ce qu'il leur est ordonné de croire, il était difficile de se laisser tromper. Dès l'origine des réponses des tables, on en a vu calomnier la vertu des femmes, dicter les mots les plus sales et même les plus obscènes. Il y avait là trop de motifs de défiance, et nous le répétons, pour être séduit, il fallait l'avoir déjà voulu.

Alléguera-t-on qu'on a souvent affirmé la vérité du christianisme en se fondant sur les miracles de Notre-Seigneur et des saints, et qu'aujourd'hui les médiums opèrent de véritables prodiges et suspendent, à leur gré, les lois de la nature? Nous conviendrons qu'en effet les lois les plus connues de la nature sont suspendues par la puissance et l'action des esprits qu'ils *invoquent*, comme le faisaient les magiciens du temps de Tertullien; que des objets pesants sont soulevés, transportés sans aucune cause apparente. Mais qu'on examine les miracles de Jésus-

Christ et de tous les saints *thaumaturges*, depuis les apôtres jusqu'au vertueux curé d'Ars, si l'on excepte un nombre très-minime, frappant des crimes par un châtement subit et foudroyant, on n'en trouvera pas un seul qui n'ait pour objet un bienfait pour ceux qui en sont favorisés. Ce sont toujours des guérisons de maladies graves et même désespérées, d'infirmités incurables. Dieu ne consent à déroger aux lois immuables de la nature que pour le bien de l'humanité. Jamais il n'accorde un miracle pour un motif de curiosité, et nous défions qu'on puisse assigner un autre motif à tout ce qu'opèrent les médiums. Il y a donc entre ces prodiges et les miracles des saints une différence radicale, complète, et qui ne permet pas de les comparer. A plus forte raison ne peut-on s'appuyer sur eux pour attester la vérité du spiritisme.

Nous n'insisterons pas davantage. Il nous semble que nous avons surabondamment démontré que le spiritisme n'est point une doctrine nouvelle, et ne peut par conséquent être regardé comme un progrès de l'humanité. Vieux comme l'homme sur la terre, le spiritisme n'a point progressé. Sans jamais positivement cesser d'être pratiqué, il a fait cependant, à diverses époques, des sortes d'irruptions extraordinaires, et ces époques, comme l'ont observé les Chinois, ont toujours été signalées par d'horribles bouleversements, de sanglantes catastrophes, et son invasion aux États-Unis, il y a quinze ans, n'a point dérogé à cette loi, puis-

qu'elle a été l'annonce de la lutte fratricide la plus terrible des temps modernes.

Mais ce ne sont pas seulement des malheurs publics qu'amène le spiritisme. Partout où il se développe avec une certaine intensité, surgissent des maladies anormales, un nombre immense de cas de folie et la déplorable propagation du suicide, qui viennent frapper ceux qui s'y adonnent avec ardeur.

Tous les faits que nous avons cités sont de la plus exacte vérité. Nous en avons plutôt atténué la gravité afin qu'on ne puisse nous accuser d'exagération. Il en est une multitude d'autres que nous aurions pu y joindre, mais nous en avons assez dit pour frapper les personnes qui cherchent consciencieusement à être éclairées. Nous adressons à Dieu notre plus fervente prière pour que le nombre en soit considérable.



7 JY 64

L'OBSERVATEUR DU DIMANCHE

ILLUSTRÉ


Publié sous la direction de M. le M^{is} DE ROYS

16 PAGES IN-8° TOUS LES QUINZE JOURS

Prix : 3 francs par an

ET GRATUITEMENT A TOUS CEUX QUI PRENNENT 10 FR. DE LIVRES,
CHOISIS SUR LE CATALOGUE PALMÉ

Chaque Numéro contient un article de fonds sur l'observation du dimanche, une chronique très-bien faite, des nouvelles et récits populaires qu'on peut faire circuler avec fruit. — La question du dimanche a été traitée tour à tour, dans les divers volumes déjà publiés, par la plupart de nos évêques, par le P. Félix, le Curé d'Ars, le P. de Ravignan, le P. Lacordaire.



CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

REVUE DU MONDE CATHOLIQUE

HISTOIRE, PHILOSOPHIE, THÉOLOGIE

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, NOUVELLES,
BIBLIOGRAPHIE

Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois, par livraison de 100 p. gr. in-8

Prix : six Mois, 13 fr.; un An, 24 fr.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1^{er} DE CHAQUE MOIS

La Collection forme 6 volumes in-8. — Prix net : 54 fr.

Cette *Revue* est la seule dans laquelle M. Louis VEUILLOT écrive. Depuis un an, il a donné une quinzaine d'articles qui assurent à l'œuvre le plus légitime succès. Les rationalistes et les protestants ont leur *Revue*. Nous, Catholiques, nous avons voulu créer une *Revue catholique*, qui pût répondre à l'importance des mauvaises *Revues*, et contre-carrer leur pernicieuse influence par la réunion d'écrivains comme MM. Louis Veillot, E. Veillot, Henry de Riancey, J. Chantrel, de Pesquidoux, Chauvelot, Bouniol, Léon Gautier, E. de Margerie, Léon Aubineau, A. Vaillant, Mathilde Froment, Léopold Giraud, marquis de Roys, etc.

A ceux qui pensent comme nous, de nous aider et de propager cette belle œuvre, que NN. SS. les évêques d'Arras, de Bordeaux, de Moulins, de Versailles, et Mgr de Ségur, recommandent chaleureusement chaque jour.

PARIS. — IMP. W. REMQUET, GOUPY ET C^e, RUE GARANCIÈRE, 5.